



E L O G E
D E M. M O R I N.

LOUIS MOREN naquit au Mans le 11. Juillet 1635 ; son Pere, Contrôleur au Grenier à Sel de la Ville, & la Mere étoient tous deux d'une grande piété. Il fut l'aîné de seize enfans, charge peu proportionnée aux facultés de la Maison, & qui auroit effrayé des Gens moins régnés à la Providence.

Ils donnerent à l'éducation de M. Morin tous les soins que leur fortune leur permit, & que la Religion leur demanda. Dès qu'il put marquer une inclination, il en marqua pour les Plantes. Un Payfan, qui en venoit fournir les Apotiquaires de la Ville, fut son premier Maître. L'enfant payoit ses Leçons de quelque petite monnoye, quand il pouvoit, & de ce qui devoit faire son léger repas d'après-dîné. Déjà avec le goût de la Botanique, la libéralité & la sobriété commençoient à éclore en lui, & une inclination indifférente ne se développoit qu'accompagnée de ces deux vertus naissantes.

Bientôt il eut épuisé tout le sçavoir de son Maître, & il fallut qu'il allât herboriser lui-même aux environs du Mans, & y chercher des Plantes nouvelles. Quand il eut fait ses Humanités, on l'envoya à Paris pour la Philosophie. Il y vint, mais en Botaniste, c'est-à-dire, à pied. Il n'avoit garde de ne pas mettre le chemin à profit.

Sa Philosophie faite, sa passion pour les Plantes le détermina à l'étude de la Médecine. Alors il embrassa un genre de vie que l'ostentation d'un Philosophe ancien, ou la pénitence d'un Anachorette n'auroient pas surpassé. Il se réduisit au pain & à l'eau, tout au plus se permettoit - il

quelques fruits. Par-là, il se maintenoit l'esprit plus libre pour l'étude, & toujours également & parfaitement libre, car l'ame n'avoit nul prétexte de se plaindre de la matière, il donnoit à la conservation de sa santé tout le soin qu'elle mérite, & qu'on ne lui donne jamais; il se ménageoit beaucoup d'autorité pour prêcher un jour la diète à ses malades, & sur-tout il se rendoit riche malgré la fortune, non pas pour lui, mais pour les Pauvres, qui seuls profitoient de cette opulence artificielle, plus difficile que toute autre à acquérir. On peut aisément croire que puisqu'il pratiquoit au milieu de Paris une frugalité digne de la Thébaïde, Paris étoit pour lui une Thébaïde à l'égard de tout le reste, à cela près qu'il lui fournissoit des Livres & des Scavans.

Il fût reçu Docteur en Médecine vers l'an 1661. MM. Fagon, Jonquet & Gavois, tous trois Docteurs de la Faculté & habiles Botanistes, travailloient à un Catalogue des Plantes du Jardin Royal, qui parut en 1665. sous le nom de M. Vallot, alors premier Médecin. Pendant ce travail, M. Morin fût souvent consulté, & delà vint l'estime particulière que M. Fagon prit pour lui, & qu'il a toujours conservée.

Après quelques années de pratique, il fut reçu *Expectant* à l'Hôtel Dieu. La place de Médecin pensionnaire lui auroit été bien dûë, dès qu'elle seroit venue à vaquer, mais le mérite seul agit lentement, & c'est même beaucoup qu'il agisse. M. Morin ne sçavoit ni s'intriguer, ni faire sa cour, l'extrême modération de ses desirs lui rendoit cet art inutile, & sa vie retirée lui en faisoit ignorer jusqu'aux premiers élémens. A la fin cependant on fut forcé de lui rendre justice. Mais l'argent qu'il recevoit de sa pension de l'Hôtel - Dieu y demouroit, il le remettoit dans le Tronc après avoir pris garde à n'être pas découvert. Ce n'étoit pas là servir gratuitement les Pauvres, c'étoit les payer pour les avoir servis.

Sur la réputation qu'il s'étoit acquise dans Paris, Made-

70 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
moiselle de Guise souhaita de l'avoir pour son Médecin. Feu M. Dodart son intime ami, eut assez de peine à lui faire accepter cette Place. Sa nouvelle dignité l'obligea à prendre un Carosse, attirail fort incommode; mais en satisfaisant à cette bienséance extérieure, dont il pouvoit être comptable au Public, il ne relâcha rien de son austérité dans l'intérieur de sa vie, dont il étoit toujours le maître. Au bout de deux ans & demi, la Princesse tomba malade. Comme il avoit le pronostic fort sûr, il en désespéra dans un temps même où elle se croyoit hors de danger, & lui annonça la mort, ministère souverainement désagréable en de pareilles circonstances, mais dont sa piété jointe à sa simplicité, l'empêchoit de sentir le désagrément. Il ne le sentit pas non plus par le succès. Cette Princesse touchée de son zèle, tira de son doigt une Bague qu'elle lui donna comme le dernier gage de son affection, & le récompensa encore mieux en se préparant chrétiennement à la mort. Elle lui laissa par son Testament 2000 livres de pension viagere, qui lui ont toujours été bien payées.

A peine fut-elle morte, qu'il se débarrassa du Carosse, & se retira à S. Victor sans aucun domestique, ayant cependant augmenté son ordinaire d'un peu de Ris cuit à l'eau.

M. Dodart, qui s'étoit chargé du soin d'avoir des vûes & de l'ambition pour lui, fit en sorte qu'au renouvellement de l'Académie en 1699, il fut nommé Associé Botaniste. Il ne sçavoit pas, & sans doute il eût été bien aise de le sçavoir, qu'il faisoit entrer dans cette Compagnie son successeur à la place de Pensionnaire.

Comme M. Morin étoit un homme, qui, à proprement parler, ne se rangeoit pas à ses devoirs, mais qui s'y trouvoit naturellement tout rangé, ce ne fut pas un effort pour lui que de se rendre assidu à l'Académie malgré la grande distance des lieux, tant que ses forces lui permirent d'en faire le voyage. Mais sa diète, qui étoit fort propre à prévenir des maladies, ne l'étoit pas à donner beaucoup de

vigueur : il avoit 64 ans au temps du renouvellement & de son entrée dans la Compagnie, & son assiduité ne dura guères plus d'un an après la mort de M. Dodart, à qui il succéda en 1707.

Quand M. Tournefort alla herboriser dans le Levant en 1700 *, il pria M. Morin de faire en sa place les Démonstrations des Plantes au Jardin Royal, & le paya de ses peines en lui rapportant de l'Orient une nouvelle Plante, qu'il nomma *Morina Orientalis*. Il a nommé de même la *Dodartie*, la *Fagonne*, la *Bignonne*, la *Phélypée*, & ce sont-là de ces sortes de graces que les Scavans peuvent faire non-seulement à leurs pareils, mais aux Grands. Une Plante est un monument plus durable qu'une Médaille ou qu'un Obélisque. Il est vrai cependant qu'il arrive des malheurs même aux noms attachés aux Plantes, témoin la *Nicotiane* qui ne s'appelle plus que Tabac.

* V. PHIL-
toire de
1708. p.
152.

M. Morin avançant fort en âge fut obligé de prendre un Domestique, & ce qui est encore plus considérable, il se résolut à une once de Vin par jour, car il le mesuroit aussi exactement qu'un Remède qui n'est pas éloigné d'être un poison. Alors il quitta toutes ses pratiques de la Ville, & se réduisit aux Pauvres de son quartier, & à ses visites de l'Hôtel-Dieu. Sa foiblesse augmentoit, & il fallut augmenter la dose du Vin, mais toujours avec la balance. A 78 ans ses jambes ne purent plus le porter, & il ne quitta plus guère le lit. Sa tête fut toujours bonne, excepté les six derniers mois. Il s'éteignit enfin le premier Mars 1715, âgé de près de 80 ans, sans maladie, & uniquement faute de force. Une vie longue & saine, une mort lente & douce, furent les fruits de son régime.

Ce régime si singulier n'étoit qu'une portion de la règle journalière de sa vie, dont toutes les fonctions observoient un ordre presque aussi uniforme & aussi précis que les mouvemens des corps célestes. Il se couchoit à sept heures du soir en tout temps, & se levoit à deux heures du matin. Il passoit trois heures en prières. Entre cinq & six heures

72 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
en Eté, & l'Hiver entre six & sept, il alloit à l'Hôtel-Dieu ; & entendoit le plus souvent la Messe à Notre-Dame. A son retour il lisoit l'Ecriture Sainte, & dinoit à onze heures. Il alloit ensuite jusqu'à deux heures au Jardin Royal, lorsqu'il faisoit beau. Il y examinoit les Plantes nouvelles, & satisfaisoit sa premiere & la plus forte passion. Après cela il se renfermoit chez lui, si ce n'étoit qu'il eût des Pauvres à visiter, & passoit le reste de la journée à lire des Livres de Médecine, ou d'Erudition, mais sur-tout de Médecine, à cause de son devoir. Ce temps là étoit destiné aussi à recevoir des visites, s'il en recevoit, car on lui a entendu dire : *Ceux qui me viennent voir me font honneur, ceux qui n'y viennent pas me font plaisir*, & l'on peut bien croire que chez un homme qui pense ainsi la foule n'y est pas. Il n'y avoit guères que quelque Antoine qui pût aller voir ce Paul.

On a trouvé dans ses Papiers un Index d'Hippocrate Grec & Latin, beaucoup plus ample & plus correct que celui de Pini. Il ne l'avoit fini qu'un an avant sa mort. Un pareil Ouvrage demande une assiduité & une patience d'Hermite.

Il en est de même d'un Journal de plus de 40 années, où il marquoit exactement l'état du Barometre & du Thermometre, la sécheresse ou l'humidité de l'Air, le Vent & les changemens dans le cours d'une journée, la Pluie, le Tonnerre, & jusqu'aux Brouillards, tout cela dans une disposition fort commode & fort abrégée, qui présentoit une grande suite de choses différentes en peu d'espace. Il échapperoit un nombre infini de ces sortes d'observations à un homme plus dissipé dans le monde, & d'une vie moins uniforme.

Il a laissé une Bibliothèque de près de 20000 écus, un Médaillier & un Herbier, nulle autre acquisition. Son esprit lui avoit sans comparaison plus coûté à nourrir que son corps.

ELOGE

Éloge de Louis Morin par Fontenelle - Histoire de l'Académie royale des sciences - Année
1715

BOTANIQUE
MORIN, DODART, TOURNEFORT
